

Mon ressenti à l'égard de l'Eglise à l'heure actuelle, au vu des faits qui se sont déroulés dans ma jeunesse

Né en Valais dans les années 60, au sein d'une famille catholique, la religion était omniprésente dans mon quotidien, tant à la maison qu'à l'école.

Ma grand-mère maternelle était particulièrement pieuse et d'une bonté incomparable. Elle était pour tous un exemple de générosité d'âme et de cœur et nous associons sa nature aimante à sa foi, ainsi qu'à son assiduité dans la prière.

La vision que j'avais à l'égard des hommes d'Église a tout d'abord été très positive, avec un curé de paroisse qui était respectueux, plein d'amour, sans abus de pouvoir, avec une conviction forte et sincère. C'était un bon papa qu'on avait envie de suivre. À cette période, c'est-à-dire entre l'âge de 6 et 10 ans, j'allais également faire différents petits travaux pour les sœurs du couvent, qui étaient bienveillantes.

Ensuite un prêtre colérique, plein de principes et de pouvoir, a repris la paroisse. Il affirmait sa supériorité en nous frappant et en nous culpabilisant, notamment lorsque nous étions servants de messe. Il acceptait même que les enseignants nous violentent à l'église pour faire respecter la discipline. J'avais alors entre 10 et 13 ans.

Peu après cette période, j'ai été victime d'un frère marianiste, professeur au cycle, qui a abusé de moi pendant un an et demi. Je ne pouvais plus supporter la religion ni m'identifier à tout ce que l'église catholique véhiculait (pouvoir, abus, règles, mensonge...), mais je restais obligé d'aller à la messe tous les dimanches avec mes parents ; j'étais âgé de 14 ans.

À l'âge de 20 ans, j'ai fait la connaissance de ma future épouse et j'ai quitté le Valais. Catholique elle aussi, elle m'a fait découvrir sa paroisse et j'ai renoué avec la religion grâce à un prêtre fantastique, d'une bonté et d'un charisme incroyables, qui reconnaissait les problèmes de l'Église. Nous nous sommes engagés mon épouse et moi dans cette paroisse peu après notre mariage, en donnant la catéchèse à un groupe de jeunes. Nos enfants ont été élevés dans la foi catholique et nous nous rendions très régulièrement à la messe avec eux. J'étais moi-même membre du Conseil de paroisse.

Ce curé merveilleux a été remplacé par un autre prêtre, lui aussi plein de douceur, d'écoute et d'humilité. C'est avec lui que j'ai repris la catéchèse pour suivre le groupe de catéchisme de l'un de nos enfants.

Hélas, leurs successeurs ont été bien différents, au point qu'ils ont fait ressurgir ma méfiance et mes craintes quant au pouvoir et à l'emprise de l'Eglise. À mes yeux, ils n'illustraient pas l'amour chrétien, mais à nouveau la puissance ecclésiastique et généraient en moi un sentiment diffus de malaise, voire de manipulation. Notre pratique religieuse s'est alors étioyée et je ne voyais plus de raison de rester dans cette voie, laquelle prenait à mes yeux des allures de mascarade.

En 2016, à la faveur d'un voyage dans un environnement qui se prêtait particulièrement au recueillement et à la méditation, j'ai ressenti comme un électrochoc et me suis mis à pleurer

de manière incontrôlée et inexplicable, j'ai eu alors le sentiment que tous mes doutes, mes peurs refaisaient surface.

Le traumatisme des abus subis durant mon enfance ressurgissait avec force, sans que je parvienne tout d'abord à l'identifier. C'est en parlant, en analysant et en évoquant avec mon épouse toutes les émotions qui me submergeaient, que nous avons finalement pu comprendre quelle était l'origine de ces troubles. Mes démarches m'ont alors amené à suivre une thérapie adaptée aux personnes victimes d'abus sexuels, tout en conduisant en parallèle des recherches auprès de l'Église afin d'arriver à reconstruire un passé que j'avais occulté.

Dans ce contexte, j'ai demandé un entretien à l'évêché de Sion. Le vicaire épiscopal m'a reçu en mars 2017. Il disait comprendre mon désarroi, être prêt à m'aider dans mes recherches s'agissant du frère marianiste dont j'avais été victime.

Quatre longs mois se sont écoulés sans nouvelles, j'ai eu l'impression que ma démarche était restée lettre morte, constatant avec amertume que la notion du temps de l'Église n'était décidément pas celle des citoyens, encore moins celle des victimes... On m'a conseillé de relancer le vicaire, en mettant le Sapec en copie. Une réponse s'ensuivit à fin juillet, au travers de laquelle le vicaire confirmait avoir obtenu le dossier du frère en question auprès du siège de sa communauté à Rome. Il m'annonçait qu'un entretien serait fixé avec l'Évêque.

L'attente s'est prolongée encore, me donnant l'impression qu'on ne pouvait pas faire confiance à une institution gangrénée et encore dans le déni, qui cherchait davantage à protéger les siens qu'à tendre la main aux victimes, broyées dans l'indifférence et l'hypocrisie.

Une entrevue m'a enfin été proposée, toutefois j'ai été reçu dans l'intervalle par la CECAR, qui a su m'écouter et m'orienter. Ce fut un grand soulagement d'être pris au sérieux et de me sentir compris par les membres de la CECAR. L'accompagnement qui m'a été proposé dans mes démarches, s'agissant notamment de l'audience à l'évêché, est celui qu'à mon sens toute victime d'abus sexuels commis par des membres du clergé est en droit d'attendre de l'Église elle-même si elle veut faire face à ses responsabilités et regagner une confiance entachée par son manque d'humilité tout autant que d'honnêteté, en d'autres termes, son manque d'humanité à l'égard des plus faibles, alors qu'elle s'érige en exemple.

Stéphane

Novembre 2017